



François le dur après Benoît XVI le doux, l'autre changement

POSTÉ PAR SÉBASTIEN MAILLARD LE MARDI 24 DÉCEMBRE 2013

Le pape François et le « pape émérite » ont prié ensemble avant Noël et ont partagé un déjeuner le 27 décembre. Depuis la succession, la conversation préférée des vaticanistes est de comparer inlassablement le nouveau pontife à son prédécesseur. Pour les opposer ou, a contrario, pour mettre en avant leur continuité sur le fond. Au-delà de la différence de styles – la plus évidente et visible de l'extérieur-, celle qui frappe davantage ceux qui travaillent au Vatican est la façon de gouverner du pape François par rapport à celle de Benoît XVI.

Les premiers vœux à la Curie romaine du nouveau pape, le 21 décembre, offrent la plus récente et éloquente expression de cette rupture. Ces vœux n'avaient, si l'on ose, rien de pieux. Après avoir un peu manié la brosse à reluire au début de son bref discours, en particulier à propos des « vieux curialistes » cités en modèle, le pape jésuite a surtout passé un savon à son administration. Y mettant plusieurs couches. S'exprimant debout, tel un chef d'entreprise, face à ses plus éminents collaborateurs réunis, il leur a en somme demandé un travail plus « professionnel ». Son allocution, retransmise en direct en salle de presse, avait été traduite et distribuée, sous embargo, en sept langues, comme l'usage en est réservé aux textes les plus importants. De quoi suivre en direct des remontrances publiques.

Tous les témoignages, de ceux qui collaborent de très près ou occasionnellement avec le pape François, concordent. Il agit en homme déterminé. Il gouverne avec dureté. Il travaille sans relâche. C'est un stratège qui a déjà tout en tête, qui maîtrise son agenda, qui sait qui il veut rencontrer, ou non, en audience, qui sait ce qu'il veut faire.

Et ne pas être obligé de faire. Le Tout-Rome n'a pas oublié le fauteuil laissé insolemment vide par le nouveau pape, le 22 juin dernier, au centième jour exactement de son pontificat, dans la grande salle des audiences du Vatican où était interprétée pour lui, à l'occasion de l'Année de la foi, la Neuvième symphonie de Beethoven. L'hymne à la joie fut exécutée en l'absence du futur auteur d'Evangelii gaudium, la joie de l'Évangile, dans laquelle il exprime justement sa liberté par rapport aux « on a toujours fait comme cela ».

Cette dureté effective d'un pape-patron, qui remue ses troupes et bouscule leurs façons de faire de toujours, n'est en rien contradictoire avec la tendresse pastorale dont il fait preuve. Sa façon de gouverner vise à tenir tête à une administration du Vatican, dont le pré-conclave a demandé une profonde réforme.

« Pour gouverner la barque de saint Pierre et annoncer l'Évangile, la vigueur du corps et de l'esprit est aussi nécessaire », justifiait Benoît XVI le 11 février à propos de sa renonciation, reconnaissant manquer de cette vigueur et son « incapacité à bien administrer le ministère ». Avec la Curie, Benoît XVI était trop doux, trop clément, se laissant instrumentaliser, reconnaissent les esprits les plus respectueux de l'œuvre ratzinguérienne, regrettant qu'elle était ainsi salie de l'intérieur par le manque de gouvernance d'un pape d'abord théologien.

A cet égard, la manière de diriger du pape François tranche clairement avec celle de son prédécesseur. Ainsi s'efface l'image du « Panzerkardinal », surnom de Joseph Ratzinger à la Congrégation de la doctrine de la foi, tandis que s'affirme celle d'un Jorge Bergoglio se comportant au Vatican en général jésuite.

POSTÉ PAR SÉBASTIEN MAILLARD LE MARDI 24 DÉCEMBRE 2013